

Biennale de Lubumbashi — #9 — 2026 — manger la terre

#9

biennaledelubumbashi.com

manger la terre

15.10 - 15.11 - 2026
Lubumbashi / RDC

BIENNALE DE
LUBUMBASHI

Une initiative de Picha

POUR DIFFUSION IMMÉDIATE

La 9e Biennale de Lubumbashi propose « Manger la terre » pour repenser l'extractivisme mondial, la mémoire et la crise écologique

LUBUMBASHI, République démocratique du Congo (RDC) — 29 septembre 2026

La Biennale de Lubumbashi annonce fièrement sa 9e édition, placée sous un thème à la fois profond et provocateur : « **Eating the Soil / Manger la terre** » (*Kukuria bulongo*), qui se tiendra du 15 octobre au 15 novembre 2026. Sous la direction artistique de **Sorana Munsya**, cette édition positionne la Biennale comme un espace d'expérimentation critique autour de l'« indiscipline » artistique — à la recherche de voies alternatives d'existence, de création et de dépassement face aux défis contemporains mondiaux.

Notre sol, notre eau, nos corps et nos imaginaires portent les traces lourdes de l'histoire et de l'impact industriel. Plutôt que de se concentrer sur l'impossible retour à un état de pureté originel, cette édition explore notre capacité collective à générer de nouvelles formes de savoir, de mémoire et de vie à partir d'un environnement déjà transformé. Le concept thématique puise profondément dans l'héritage du philosophe congolais **Valentin-Yves Mudimbe**, disparu récemment.

En 18 ans d'existence, la Biennale est devenue l'un des espaces indépendants les plus importants du continent africain pour la réflexion artistique contemporaine. Sa vitalité repose précisément sur le dialogue qu'elle fait naître entre réalités locales et perspectives internationales.

Des artistes issus d'horizons variés ont été invités à participer à cette édition, parmi lesquels **Soñ Gweha, Chimurenga, Félix Shumba, Kris Verdonck, Sandra Muringa, Christ Mukenge, Lydia Schellhammer, Noor Abed, Victor Gama, Beau Disundi, Melisa Kayowa, William Kentridge** et **Kevin Kabambi**, entre autres.

Activer les archives : un espace de production des savoirs

La directrice artistique **Sorana Munsya** revient sur la manière dont l'accès à la bibliothèque personnelle de Valentin-Yves Mudimbe, conservée à l'Université de Lubumbashi, a transformé la structure et l'intention de la Biennale.

« Mudimbe est devenu un interlocuteur important pour la Biennale parce que son travail pose une question fondamentale : à travers quelles catégories l'Afrique a-t-elle été rendue connaissable ? La bibliothèque nous a encouragés à penser la Biennale elle-même comme un espace de production des savoirs, plutôt que comme un simple lieu de présentation d'œuvres. Les artistes de cette édition abordent le territoire, l'histoire, la mémoire, l'extraction, les corps et les archives depuis des positions très différentes. Ils ne proposent pas une nouvelle définition de l'Afrique. Ils complexifient plutôt les manières héritées de voir et créent d'autres formes de savoir. »

Munhya souligne également l'importance de la ville de Lubumbashi pour la Biennale et le collectif Picha.

« L'importance de Lubumbashi réside précisément dans le fait que la Biennale s'est construite depuis la ville elle-même, par des artistes et des acteurs culturels, et qu'elle a su préserver son indépendance pendant près de deux décennies. Picha n'a pas seulement organisé des expositions ; le collectif a progressivement construit un écosystème composé d'artistes, de producteurs, de techniciens, de commissaires, de chercheurs et d'autres professionnels de la culture. Cela crée une perspective profondément ancrée à Lubumbashi tout en restant connectée aux conversations artistiques internationales. Pour moi, la question est de savoir ce qui devient possible lorsque des réseaux internationaux rencontrent un écosystème artistique qui s'est développé selon ses propres termes, à partir de son propre territoire et de ses propres histoires. »

Au-delà de l'« épistémologie du trou »

Le contexte historique de Kukuria bulongo remonte à plusieurs siècles, aux « **copper eaters** » de la région — des communautés qui avaient développé une relation intime, spirituelle et cosmologique avec les gisements minéraux bien avant l'extraction coloniale. Dans ce contexte, prélever dans la terre relevait d'un acte d'ingestion et de continuité : la terre entre dans le corps pour devenir mémoire.

Alors qu'un siècle d'exploitation minière industrielle a laissé derrière lui un paysage de cratères, de terres contaminées et d'eaux empoisonnées, la Biennale invite le monde de l'art à regarder au-delà d'une « **épistémologie du trou** » — un régime de savoir qui définit le Congo uniquement à travers ses manques, ses absences et ce qui lui a été violemment arraché.

Co-fondateur de la Biennale et du collectif Picha, et artiste, **Jean Katambayi** aborde ce paradoxe de l'extraction à travers sa propre pratique artistique, qui explore l'électricité, la technologie et l'histoire personnelle :

« Nous essayons, en tant que Biennale de Lubumbashi, de maintenir ce lien entre le paysage de Lubumbashi et le reste du monde. Le Congo et Lubumbashi ont fourni au monde énormément de matières premières destinées à son développement — cuivre, cobalt, coltan, lithium, or, diamant — sans que nous en tirions nous-mêmes profit. C'est un scandale. Nous sommes peut-être en train de manger non seulement la terre, mais aussi la poussière de la terre, parce que la vraie terre fournit à d'autres la recherche, la richesse et la technologie. Peut-être qu'après avoir trouvé la bonne organisation, la bonne philosophie et le bon sens pour nous-mêmes, nous pourrions facilement manger le bulongo (la terre), dans un sens positif. »

En demandant ce qui pousse autour des cratères miniers, ce qui circule à travers eux et ce qui demeure au-delà de l'empoisonnement environnemental, la 9e Biennale de Lubumbashi s'affirme comme un écosystème résilient d'artistes, de producteurs, de techniciens et de chercheurs profondément ancrés en RDC, tout en participant activement aux conversations internationales sur l'art contemporain.

18 ans : lancement du catalogue raisonné

Alors que la Biennale et la production culturelle indépendante qu'elle porte entrent dans leur 18e année, Sammy Baloji, artiste congolais et co-fondateur de la Biennale de Lubumbashi et du collectif Picha, annonce une publication majeure.

« En effet, la 9e édition de la Biennale de Lubumbashi marque 18 années durant lesquelles la Biennale de Lubumbashi et le collectif Picha ont travaillé à favoriser des synergies créatives, critiques et structurelles entre les scènes locales et internationales », explique Baloji. « Pour marquer cette occasion, en collaboration avec les Presses universitaires de la KU Leuven, les chercheurs Aude Tournaye et Filip De Boeck ainsi que le collectif Picha viennent de publier un catalogue raisonné intitulé : *A City in Practice: The Lubumbashi Biennale 2008–2024*. »

Baloji souligne que cette édition prend comme point de départ le « trou », au sens littéral comme métaphorique, créé par l'industrie minière de la région, afin d'imaginer une relation réparatrice avec l'environnement. Le thème entre directement en résonance avec de grandes crises mondiales contemporaines, notamment l'extraction, les guerres des ressources, l'expansion néocapitaliste, la xénophobie et le racisme.